

Alphonse Jean-Baptiste Baudin, député des barricades (1811-1851)

par Monique Broussais

Le département de l'Ain, situé entre Rhône et Saône, frontalier du Lyonnais, de la Bourgogne, de la Suisse et de la Haute-Savoie, est connu pour son plateau bressan et ses montagnes jurassiennes, mais aussi par quelques personnages célèbres dont l'histoire ou la mémoire collective ont retenu le nom :

- des savants : l'astronome Lalande ; le médecin Xavier Bichat ;
- des écrivains : l'apôtre de la tolérance, Sébastien Castellion ; le grammairien Vaugelas ; le magistrat Brillat-Savarin et sa *Physiologie du goût* ; le penseur-éducateur Edgar Quinet ; le poète de l'âme Joseph Marion ;
- des militaires et d'héroïques résistants : le généreux général Joubert ; le général Delestraint ; le colonel Romans-Petit ; le jeune Pierre Benoît, l'un des cinq martyrs du lycée Buffon de Lyon, dont la belle et émouvante lettre, peu médiatisée, écrite la veille de son exécution, est visible au musée de la Résistance à Nantua ;
- des saints religieux : le curé Jean-Marie Vianney, qui vécut longuement à Ars ; le bienheureux Pierre Chanel ; la bonne mère sœur Rosalie, qui s'est illustrée en 1848 sur les barricades de la Rue Mouffetard ;
- des sportifs de haut niveau : le patineur Alain Giletti ; la skieuse de biathlon Corinne Niogret ; le sauteur de bosses Edgar Grospron ;
- des vedettes du *show-business* : un chanteur qui « rêve d'un autre monde », Jean-Louis Aubert ; un humoriste qu'on ne présente plus, Laurent Gerra ; un cinéaste, Luc Jacquet, auteur de *La Marche de l'Empereur* et du *Renard et l'Enfant*.

Mais, comme disait notre professeur d'histoire, « Cette liste est très incomplète. Chaque village ferait bien d'y ajouter le nom des hommes de valeur qu'il a vu naître ».



Nantua, petite sous-préfecture du Jura méridional, est situé dans une cluse du département de l'Ain, couronnée de hautes forêts de sapins, près d'un lac aux eaux fraîches et limpides. Au XVIII^e siècle, cette ville avait une importance considérable : c'était le principal relais entre Bourg-en-Bresse et Genève ; des industries actives, des corporations florissantes s'y étaient développées sur l'initiative d'une riche bourgeoisie. Nantua est aussi connu pour sa gastronomie, ses promenades sur le lac et dans les montagnes environnantes et son église abbatiale surnommée « la petite sœur de Cluny ».

Au début du XIX^e siècle, la famille Baudin, originaire de Saône-et-Loire s'y installa. Cette famille n'a rien à voir avec le marin-explorateur Nicolas Baudin ou l'amiral Charles Baudin.

Camille Baudin, le père, chirurgien, quitta l'Armée après avoir fait la campagne d'Égypte et ouvrit un cabinet de médecin dans un petit immeuble confortable. De son épouse, Agathe-Alexandrine Baron, il eut un fils, Alphonse Jean-Baptiste, dont nous allons parler. Après le décès d'Agathe, un second mariage lui donna deux garçons, Georges et Camille, et une fille, Ève, qui deviendra religieuse dans le pays de Gex.

Les deux garçons furent appelés à de brillantes carrières, ainsi que leur descendance. Georges, docteur en droit, devint avoué à Nantua ; l'un de ses fils, Félix, peintre de talent, figure en bonne place aux cimaises du musée de Brou à Bourg-en-Bresse. Camille, médecin, maire de Nantua, conseiller général, fut remarqué par son dévouement aux pauvres et aux déshérités de l'existence.



Le fils de Camille, Pierre Baudin, entama une carrière d'avocat. Président du conseil municipal de Paris, il reçut le tsar Nicolas II. Il se lança dans une carrière politique, devint député puis ministre des Travaux publics, ministre de la Marine et sénateur de l'Ain. Il décéda la même année que son père Camille, en 1917.

Le 9 septembre 1934, sur la promenade ombragée du lac, Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, inaugura un monument élevé à la gloire de Pierre Baudin en buste et de son père Camille en médaillon. Deux bronzes qui, en 1942, partirent dans les fonderies de l'occupant ! Le discours du ministre Barthou fut élogieux : il rappela toutes les vertus de cette belle et grande famille.



Une anecdote reste attachée à cette manifestation nantuacienne. Louis Barthou, fin lettré, possédait l'une des bibliothèques les plus riches de son temps. Il avait eu connaissance d'un ouvrage de morale et de petites leçons singulières écrit par Laurent de Jussieu au début du XIX^e siècle, *Simon de Nantua ou le Marchand forain*. Le maire de l'époque, qui en possédait un rare et unique exemplaire, le confia au ministre qui promit de le lui renvoyer après l'avoir lu. Il n'eut jamais l'occasion de le faire puisque, huit jours après, le 17 septembre 1934, il fut assassiné en compagnie du roi Alexandre de Serbie qu'il recevait à Marseille.

Mais revenons à l'aîné de la famille Baudin, Alphonse Jean-Baptiste, né le 23 octobre 1811. De fort tempérament, il reçoit tout jeune une éducation virile, escaladant la montagne proche et profitant des activités estivales ou hivernales se déroulant sur le lac.

Il fait ses études au collège de la ville : cet établissement, fondé en 1643, a vu le jeune Xavier Bichat y faire de brillantes études de 1782 à 1790 ; il portera son nom beaucoup plus tard. « Rigueur, ordre et méthode » étaient les trois règles imposées par des professeurs stricts, avec pour seule réjouissance la promenade du jeudi, – un tour de lac ou une montée sur les pentes dominant la ville, – rituel qui fut abandonné dans les années soixante-dix. Le jeune Alphonse est un élève sérieux, appréciant la méthode sévère et l'exactitude, sous la férule de régents qui refusaient de voir les conditions de vie spartiate imposées par le règlement. L'hiver, ils soignaient sommairement les engelures des élèves qui travaillaient dans des salles de classe non chauffées, entre 0 et -10 °C. Cela n'empêche pas le jeune Alphonse de remporter régulièrement tous les prix de sa classe. Puis il poursuit ses études au collège royal de Lyon et, en 1828, obtient les baccalauréats ès lettres et sciences physiques, ce qui lui permet d'entreprendre des études de médecine dans cette même ville. Il se livre avec ardeur à l'étude de l'anatomie et, républicain dans l'âme, vibre dans l'espoir du rétablissement des libertés publiques.

Du 29 juillet au 4 août 1830, il envoie à son père un récit détaillé de tous les événements qui se sont déroulés à Lyon et conclut ainsi : « L'enthousiasme est à son comble, on s'embrasse dans la rue, la garnison fraternise avec les soldats citoyens. On entend partout des chants patriotiques, des cris : Vive la Liberté. Les couleurs françaises brillent à tous les chapeaux, aux fenêtres, aux boutonnières jusque sur les seins des femmes. »

En septembre 1830, un banquet patriotique qui se tient à Nantua est clôturé par un chant écrit par Alphonse Baudin, *L'Astre français*, dont voici quelques vers :

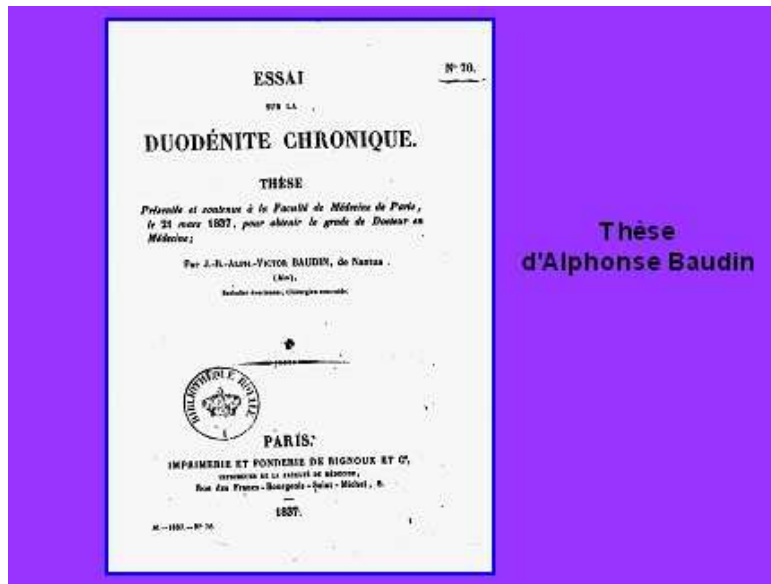
Un nouvel astre a brillé dans les cieux
Ô mon pays reconnais ton étoile.
.....
L'éclat de sa triple couleur
Efface une couleur flétrie ;
Liberté, victoire et bonheur
Se sont levés sur ma patrie.

Admis au Val-de-Grâce en octobre 1830, il devient l'un des premiers adeptes de la doctrine saint-simonienne : il est séduit par une propagande persuasive qui prêche « l'amélioration physique, intellectuelle et morale de l'espèce humaine, surtout des classes les plus pauvres qui sont les plus nombreuses ».

Le choléra sévit à Paris. Baudin se signale par son sang-froid, son courage et son zèle. Il note, en avril 1832 : « Nous avons traité à Courbevoie 148 cholériques et nous en avons perdu 20 [...] cependant dépourvus des moyens les plus nécessaires. J'attribue nos succès à ce que nous étions là jour et nuit. »

Lauréat du Val-de-Grâce, il aurait pu devenir chirurgien dans un important hôpital parisien mais, mal noté pour ses opinions politiques qu'il ne dissimule pas et son engagement dans les loges maçonniques, il est nommé chirurgien sous-aide à Toulon puis à Strasbourg.

Le 26 juin 1837, il soutient sa thèse, préparée sous la direction du médecin-chef du Val-de-Grâce, Casimir Broussais. Cet essai sur la duodénite chronique traduit l'observation précise du candidat et son aisance à manier une plume à la fois imagée et réaliste. En voici un premier extrait : « L'irritation du duodénum, aiguë ou chronique, une fois établie dans un tissu, peut s'étendre, se propager, se disséminer dans tous les sens [...] On peut comparer cette marche à celle de la flamme d'un feu d'artifice se communiquant aux fusées disposées sur sa route. » Dans ce deuxième extrait, Alphonse Baudin, rendant compte de l'évolution de la maladie sur la langue d'un patient, emploie un vocabulaire coloré et riche comme pourrait le faire un critique d'art devant un tableau : « La langue est lisse, rouge et desséchée à son limbe et sur les bords, sa face supérieure est incurvée en forme de gouttière, ses papilles sont développées, saillantes et hérissées, les faisceaux laissent entre eux des sillons saignants et crevassés. Les papilles paraissent d'un rouge ardent, elles s'érigent et donnent à la muqueuse le même aspect que celles d'un chat. »



Thèse d'Alphonse Baudin

Puis, il recommande une thérapie palliative se limitant aux saignées, aux cataplasmes, aux fomentations narcotiques, à l'administration d'opium et de lavements émollients et huileux. Il recommande aussi les bains de mer, des frictions iodées et l'absorption de vins vieux toniques et amers, topiques merveilleusement appropriés à l'état d'une muqueuse enflammée. Enfin, en cas de duodénite sans espoir, il recommande de distraire le malade de l'attention qu'il tend à concentrer sur son état : « Quelque chose alors de bien important pour le médecin, c'est de pénétrer profondément dans sa confiance en lui prodiguant des soins affectueux et des marques d'un intérêt bienveillant [...] Combien plus d'hypocondriaques sont guéris par cette médecine du cœur, que par les dégoûtantes formules des polypharmaceutiques [...] Combien est déplorable le rôle du médecin désarmé en face d'une longue et cruelle agonie ! Que peut-il faire, sinon combattre un à un et le plus longtemps possible les symptômes les plus fatigants pour la victime ! Trop heureux encore s'il parvient à diminuer l'horreur de ses derniers moments ! »

Après l'obtention de son diplôme, Alphonse Baudin est affecté au 3^e bataillon de Zouaves, en Algérie, où il reste un an. Puis il démissionne en 1838 et, après un court séjour dans l'Ain auprès de sa famille, s'installe à Montmartre, rue des Martyrs, où il accomplit sa charge de médecin des pauvres. Proche du monde ouvrier, il en connaît la vie difficile et se dévoue sans compter, avec abnégation. Il écrit à son frère Camille : « Je n'ai plus un sou pour vivre mais cela ne m'inquiète pas le moins du monde [...] Nous ne travaillons plus pour nous et pour peu qu'on ait reçu de la Nature une organisation morale, on trouve dans le dévouement un motif d'action qui centuple la puissance. »

Il possède une puissance morale, certes, mais aussi une puissance physique lui permettant d'affronter les difficultés. Dans son passeport il est décrit comme étant « d'une taille de 1m72, la barbe et les cheveux châtain, le front élevé, la bouche grande, le menton rond, les yeux gris, le visage ovale et le teint coloré ». Un de ses amis raconte l'avoir vu sortir torse nu d'un grenier solitaire après avoir aidé à accoucher une pauvre femme et avoir emmaillotté l'enfant avec sa chemise.

La révolution de février 1848 éclate. Baudin se lance dans une propagande active. Il prend souvent la parole dans les clubs et y est toujours très applaudi. Il est même arrêté et écroué à la Conciergerie, où il ne reste que quelques jours. Après l'abdication de Louis-Philippe, il se présente dans l'Ain aux élections de la Constituante des 23 et 24 avril mais, faisant figure d'agitateur franc-maçon, il est battu. Par contre, le 13 mai 1849, il est élu député dans ce même département par de nombreux électeurs qui lui trouvent « une haute intelligence, une élocution brillante et facile, des idées démocratiques fort avancées ». Chacun s'accorde à penser qu'il occupera « le point culminant dans l'un des principaux groupes de la Montagne ».

Il a trente-sept ans. Lors d'une de ses interventions à l'Assemblée, un chroniqueur rapporte : « Sa physionomie au premier aspect semble sévère mais, lorsqu'il s'exprime, elle devient attrayante. Sa voix d'abord voilée, s'éclaircit et devient vibrante. Il possède toutes les qualités de l'orateur : douceur et bonhomie, puis il sait animer peu à peu son auditoire, il s'en empare et le captive, ses pensées s'élèvent, les mots affluent abondants et colorés... Il parle avec une profonde conviction et ne s'inquiète pas de la mauvaise humeur de ses adversaires politiques. »

Baudin impressionne par ses longues et nombreuses interventions. Il demande avec opiniâtreté la liberté absolue des associations et de la presse, l'organisation progressive du travail industriel et agricole, la liberté des cultes. Il soutient avec son ami Schœlcher l'abolition de l'esclavage. Il déclare : « Républicain dès mon enfance, je demande une instruction gratuite et obligatoire ». Ce dernier point a déjà été sollicité en 1848 par Carnot. Mais Falloux, par sa loi déposée en 1849, réfute cette proposition et demande de prendre des mesures contre les instituteurs attachés à la cause démocratique en les plaçant sous haute surveillance afin de les empêcher à participer aux affaires du pays. Baudin s'enflamme : « Et quoi ! Parce qu'ils sont instituteurs ils ne pourront plus s'occuper des intérêts les plus précieux de la société, de l'humanité ? [...] De quelle autorité leur refusez-vous ce que vous accordez à d'autres ? [...] L'instituteur appartient à la société ; comme père de famille il s'y attache par tous les intérêts les plus chers de l'homme et du citoyen. »

Son dernier discours, en juin 1851, reprend une expression fâcheuse et indélicatement employée par Thiers qui traite le prolétariat de « vile multitude ». La dernière phrase prononcée par Baudin semble prémonitoire, le fougueux républicain avait-il un pressentiment ? « Notre place est dans les rangs de la vile multitude [...] nous agirons, nous vivrons, nous mourrons s'il le faut avec et pour la vile multitude. »

Arrive le matin du 2 décembre 1851. Des affiches apposées dans tout Paris annoncent : « Au nom du peuple français, le Président de la République [Louis Napoléon] décrète dans l'article 1^{er} : L'Assemblée Nationale dissoute. » Les journaux républicains sont interdits de parution. Alphonse Baudin, alerté, se rend aussitôt chez son frère Camille, alors étudiant en médecine à Paris. Il y reçoit plusieurs de ses collègues et tous se donnent rendez-vous le 3 décembre au matin dans la salle Roysin afin d'adresser au peuple des appels à l'insurrection.

En nous inspirant de Victor Hugo qui, pendant son exil, se fit historien pour relater chaque instant de ces événements tragiques, nous pouvons décrire leur déroulement à partir de l'ouvrage qu'il a titré *Histoire d'un crime*. Le dessin qui illustre la page de garde de ce livre représente Baudin allongé sur la table de la Loi mais aussi un porche surmonté par le nom de « Mazas » : c'était une prison qui portait le nom d'un colonel mort à Austerlitz. Elle comportait onze cent quatre-vingt-dix-neuf cellules froides, humides et obscures où furent enfermés les représentants du peuple révoltés, parmi lesquels Casimir Perrier, le duc de Broglie, le duc de Luynes, Raspail et bien d'autres ; Victor Hugo réussit à échapper à l'arrestation en s'enfuyant. Cette prison fut détruite en 1899 en vue de l'exposition universelle de 1900 car, faisant face à la gare de Lyon, elle n'offrait pas un spectacle réjouissant aux visiteurs. La prison Mazas fut remplacée par la prison de Fresnes.

Revenons à Victor Hugo qui, indigné, a commencé son récit le 14 décembre 1851. Son manuscrit détaillé, précis et vivant, véritable documentaire, n'a pu être publié qu'en octobre 1877 avec cette préface courte et rapide : « Ce livre est plus qu'actuel ; il est urgent... Je le publie. V. H. »

Le 3 décembre, les députés se réunissent donc salle Roysin, un vaste café aux hautes fenêtres, aux tables de marbre, aux banquettes de velours et, surtout, possédant une ouverture vers les jardins en cas d'évacuation rapide. Parmi les représentants présents, les plus connus sont l'avocat Madier de Montjau, le poète Esquiros et Bourzat, député atypique que Victor Hugo décrit ainsi : « Bourzat avait selon son habitude des sabots. Qui prendrait Bourzat pour un paysan se tromperait, c'est un bénédictin. Bourzat, imagination méridionale, intelligence vive, fine, lettrée, ornée, a dans sa tête l'encyclopédie et des sabots à ses pieds. Pourquoi pas ? Il est esprit et peuple. »

Tous décident de mettre leur écharpe. À ceux qui l'ont oubliée, une maison voisine propose du calicot rouge, blanc et bleu : Baudin fut de ceux qui ceignirent cette écharpe improvisée. Schœlcher – dont Victor Hugo dit « qu'il est une nature du héros qui a la superbe impatience du danger » – incite ses amis à sortir deux par deux se tenant par le bras. Quelques hommes du peuple se joignent à eux et des enfants les précèdent en criant « Vive la Montagne ! ».

Des groupes d'ouvriers les acclament : « Vive nos représentants ! Vive la République ! ». Le cortège grossit et quelques gardes mobiles submergés acceptent de le laisser passer et se trouvent dans l'obligation de distribuer fusils et cartouches à ce groupe enthousiaste.

À l'arrivée de l'intersection de la rue Sainte-Marguerite et de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, une charrette de paysan chargée de fumier, une voiture pleine de pain et un omnibus furent renversés avec l'aide de deux ou trois gamins, « enfants de Paris braves comme des lions et lestes comme des chats ». La barricade est basse et trop courte. Quelques paniers vides la rehaussent.

La troupe arrive. Schœlcher s'écrie : « Citoyens, ne tirez pas un coup de fusil. Quand l'armée et les faubourgs se battent, c'est le sang du peuple qui coule des deux côtés. » Il s'avance avec sept de ses amis : « Soldats, nous sommes vos représentants, les élus du suffrage universel, nous vous sommons de nous obéir. Vos chefs c'est nous ! » L'officier

répond : « Messieurs j'ai des ordres, je suis du peuple, je suis républicain comme vous, mais je ne suis qu'un instrument. »

Après cet affrontement, les baïonnettes qui touchaient les poitrines des représentants se détournent d'elles-mêmes et les soldats passent sans faire de mal. Victor Hugo conclut : « L'hésitation qui n'était pas dans leur âme était dans le cœur des soldats. »

C'est alors qu'une femme particulièrement exaltée s'adresse aux députés en ces termes :

« Ah ! vous croyez donc que nos hommes vont aller se faire tuer pour conserver vos 25 francs par jour ? » Baudin répond : « Attendez un peu, vous allez voir comment on meurt pour 25 francs par jour ! » Il s'enveloppe d'un drapeau et escalade la barricade. Un coup de feu malheureux part de cette dernière, tuant un soldat. La riposte est immédiate et devant ses amis stupéfaits, Baudin s'effondre. Le pauvre soldat relevé par Schœlcher était encore un enfant : ce fut la première victime du coup d'État. Baudin en fut la seconde.

Camille, le frère d'Alphonse, âgé de vingt-quatre ans, accourt et l'emporte avec des amis à l'hôpital du Faubourg-Saint-Antoine. Un commissaire de police exige qu'on ne le montre pas au peuple et qu'il soit enterré rapidement. Hugo précise : « La vue d'un représentant tué et sanglant pourrait soulever Paris. Le coup d'État faisait des cadavres mais ne voulait pas qu'on s'en serve. »

Baudin est enveloppé d'un suaire, en chemise et gilet de flanelle. On remet à son frère sept francs, sa montre et sa chaîne en or, sa médaille de représentant et un porte-crayon. Victor Hugo conservera précieusement le crayon que lui avait prêté Alphonse pour écrire le modèle d'une affiche incitant à la révolte. Après avoir signé la réquisition sur laquelle on lui faisait « livraison du cadavre », Camille et ses amis l'emportent chez lui au 88 de la rue de Clichy. Les obsèques de Baudin ont lieu le 5 décembre au cimetière de Montmartre.

Camille note dans ses mémoires : « Un prêtre qui avait apprécié l'infatigable dévouement aux pauvres de mon frère vint m'offrir de célébrer ses obsèques [...] Je dus refuser, sachant depuis longtemps quelles étaient ses idées en matière de religion [...] Le commissaire de police me prévint que l'enterrement aurait lieu librement, à condition de ne pas exciter l'esprit public. Au moment de la levée du corps, je voulus placer sur le cercueil ses insignes de représentant. Ordre me fut intimé de les retirer. Prenant alors l'écharpe qu'il portait à la barricade et bien résolu de ne pas m'en dessaisir, je marchais à la tête de 100 à 200 personnes. Un escadron de cavalerie gardait les alentours du cimetière. Arrivé au bord de la fosse, j'adressai d'une voix étouffée par les larmes quelques paroles d'adieu à Alphonse. Je ne me rappelle guère de ces paroles mais, bien certainement la police ne les eut tolérées dans une autre bouche que celle de la victime du 2 décembre. »

Camille étant retourné s'installer médecin à Nantua, cette tombe voisine de celles du musicien Ambroise Thomas, du poète marseillais Joseph Méry et du révolutionnaire Marius Bernard, sembla tombée dans l'oubli. Les herbes l'envahirent. Le nom d'Alphonse Baudin était presque oublié.

En 1868, une étude historique sur le coup d'État, réalisée par Eugène Tenot rédacteur du journal *Le Siècle*, relata les opérations, les résistances et les violences qui suivirent le 2 Décembre à Paris et dans plusieurs départements : la mort tragique de Baudin y fut relatée ; dix mille exemplaires de ce journal se vendirent en peu de jours et plusieurs journaux républicains en reproduisirent de larges extraits.

Le 2 novembre 1868, jour des Morts, les républicains proposèrent de se retrouver autour de la tombe de Baudin. Une rumeur courut : l'autorité fermera au public les cimetières le jour de la fête des Morts. *Le Réveil*, *L'Avenir National*, *La Patrie* se firent l'écho de cette rumeur et s'y opposèrent. Une importante délégation se rendit sur la tombe. Les orateurs se succédèrent, défiant avec ironie la police qui veillait. Un jeune homme hardi déclara : « Nous venons ici pour honorer la mémoire de Baudin, mort assassiné par un pouvoir encore debout. Si quelque mouchard tient à savoir mon nom le voici... je me nomme Peuple et Jeunesse. » Applaudissements, cris « Vive la République ! Vive la Liberté ! Vive Baudin ! » fusèrent. Chacun se dispersa et l'idée d'une souscription pour élever un monument à la gloire de Baudin fut émise. Les journaux démocrates, républicains et même orléanistes de Paris et de province publièrent des listes impressionnantes de donateurs. Cette souscription prit l'allure d'un grand fait politique contre lequel le gouvernement réagit : les rédacteurs des journaux ayant lancé cette souscription furent convoqués chez le juge d'instruction et un procès eut lieu. Des avocats de talent se succédèrent à la barre. Gambetta, soutenant le principal accusé Delescluze, rédacteur du *Réveil*, était âgé à peine de trente ans et inscrit au barreau depuis huit ans. Certains de ses collègues disaient de lui : « Jamais il ne sera un avocat de longue haleine tant le souffle lui manque ». Le procès Baudin va le lancer. Les débats furent longs, passionnés et, peu à peu, d'accusateur l'Empire devint accusé !

Gambetta, que le président essayait d'interrompre en vain, débita une longue harangue qui émeut l'assistance. Un témoin raconta : « On a vu pleurer certains sergents de ville ».

Après une délibération de trois heures, le tribunal condamna une manœuvre qui consiste à faire des discours et à publier des listes de souscription. Delescluze fut condamné à six

mois de prison et dut s'acquitter d'une amende. Les sept autres prévenus eurent des amendes diverses. Tous ces jugements furent confirmés en appel et les pourvois en cassation rejetés par la Cour suprême, ce qui fit dire à l'homme politique Eugène Pelletan : « À mes yeux, le monde moral a croulé le 2 décembre ».

Malgré tout, les journaux continuèrent à publier des listes de souscripteurs. Ce nouveau délit les obligea à repayer quelques amendes. Le succès de Gambetta fut immense : il devint un des hommes les plus populaires et un des espoirs de la démocratie républicaine.

C'est le 2 décembre 1872 que le monument projeté par Delescluze et les donateurs fut enfin inauguré au cimetière Montmartre. Cette œuvre d'Aimé Millet et de Léon Dupré est élevée sur un socle de granit gris : une statue de bronze étendue sur un lit funéraire représente Baudin qui, de sa main gauche, étreint son insigne de représentant du peuple et, de sa main droite retombant le long du corps, désigne la table de la Loi écornée par les balles. Son habit en désordre découvre sa poitrine. Sa tête regarde le ciel et son front est percé d'une balle.

En 1888, ses compatriotes inaugurèrent à Nantua une statue en bronze du sculpteur Lebègue, représentant Baudin la main gauche sur le cœur, la main droite levée. La cérémonie eut lieu le 22 septembre en présence de Camille, alors maire de Nantua, et devant Deluns-Montaud, ministre des Travaux publics et Jules Joffrin, conseiller municipal de Paris.



Le 3 août 1889, les cendres d'Alphonse Baudin furent transférées au Panthéon, auprès de La Tour d'Auvergne. Dans le même caveau reposent deux personnalités remarquées par leur dévouement à la Patrie. La cérémonie eut lieu en présence de Sadi-Carnot et de Pierre Baudin. Le 22 décembre 1901, à l'intersection de la rue du Faubourg-Saint-Antoine et de l'avenue Ledru-Rollin, une statue fut élevée à l'endroit où fut tué Baudin. Il est représenté debout, un chapeau à la main. Cette statue fut enlevée sous le régime du maréchal Pétain. En 2006, Georges Sarre, au cours d'une intervention au conseil municipal de la mairie du 11^e arrondissement, demanda qu'une réplique soit édifiée au même endroit afin que « Paris renoue avec cette page de l'histoire de France, de la République et cette parcelle de mémoire d'un quartier qui fut le théâtre de nombreux mouvements démocratiques et républicains au long de la vie de notre Nation ». Renseignement pris auprès de la mairie du 11^e, à ce jour le vœu de Georges Sarre n'a pas été concrétisé !

Par contre, à Nantua, la statue de bronze a été arrachée de son socle en 1942. Couchée dans un vaste camion à côté de Voltaire, déboulonné à Saint-Claude, elle fut rejointe, dans ce triste corbillard, par le médaillon de son frère Camille et le buste de son neveu Pierre pour alimenter les fonderies de l'occupant.

Le 7 juin 1953, une nouvelle statue fut inaugurée au même emplacement à Nantua. Cette œuvre de pierre due au ciseau d'Henri Collomb tempore l'attitude première de Baudin : son bras droit n'est plus levé vers le ciel, sa main gauche sur le cœur et son pied escaladant la barricade donnent à l'attitude d'Alphonse Jean-Baptiste un élan symbolisant ses convictions et son courage. Cette manifestation eut lieu en présence de Gaston Monnerville, président du Sénat et de la marquise de Béranger-Sassenage, fille de Pierre Baudin et arrière-petite-nièce d'Alphonse.

Adolescente, ayant assisté à cette inauguration, je me souviens avoir été impressionnée non pas par Baudin, dont je connaissais très bien l'histoire, mais par la prestance de l'homme politique antillais aux cheveux blancs et par la marquise, petite femme chapeauté semblant écrasée par la statue de son ancêtre. Elle a épousé un noble possédant un château en Isère et fut une ardente patriote qui participa activement à la Résistance, ce qui lui valut

d'être décorée de la Légion d'honneur et de la médaille de la Résistance. Parlant de son arrière-grand-oncle, elle écrivit : « Il faut garder dans son cœur une pensée de ce républicain fervent et pur qui a teinté de son sang la première page du livre d'or de la Troisième République. J'aime à croire que son sacrifice sert plutôt une idée qu'un régime et, descendante de cette famille bien française, je le revendique comme un geste de patriotisme plutôt que de parti. »

Monique BROUSSAIS